



Germanica

49 | 2011

Péripéties du snobisme

L'élitisme de Stefan Zweig

Elitismus bei Stefan Zweig.

The Elitism of Stefan Zweig.

Régine Battiston



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1373>

DOI : [10.4000/germanica.1373](https://doi.org/10.4000/germanica.1373)

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

Pagination : 83-94

ISBN : 9782913857285

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Régine Battiston, « L'élitisme de Stefan Zweig », *Germanica* [En ligne], 49 | 2011, mis en ligne le 23 mars 2012, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1373> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1373>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

L'élitisme de Stefan Zweig

Elitismus bei Stefan Zweig.

The Elitism of Stefan Zweig.

Régine Battiston

- 1 Stefan Zweig (1881-1942) a vécu une jeunesse dorée dans la Vienne Fin de Siècle. Sa famille, très aisée, fréquentait la bonne société dont les habitudes vestimentaires, les goûts, les activités culturelles et sportives, les relations interpersonnelles, les voyages et les loisirs suivaient les codes de la bourgeoisie. Les penchants et les goûts de Zweig font de lui un homme distingué conscient de sa valeur et des possibilités que lui offre la vie mondaine. Il fait partie d'un groupe restreint de privilégiés, d'une élite sociale, et il cultive le genre de vie qu'on lui a inculqué tout en aspirant à appartenir à une autre élite, celle de l'esprit et de la culture, comme en attestent sa sensibilité artistique et ses ambitions littéraires.
- 2 Cet article analyse les tenues vestimentaires, le mode de vie et les fréquentations de Zweig. Il se propose aussi d'étudier de nombreuses photographies d'époque, les apports les plus récents de ses biographes et sa correspondance. Il se fixe pour objectif de faire la distinction entre le dandysme, qui se caractérise par la recherche du raffinement et une attitude esthétique non conformiste, le snobisme, qui décrit les manières de celui cherchant à imiter une classe sociale ou intellectuelle qu'il estime supérieure, et les goûts viennois de l'époque qui habitaient l'écrivain. Zweig a un profond désir de se distinguer – appartenant à une famille bourgeoise, il ne peut se fier à des propriétés distinctives à caractère objectif à l'instar de l'aristocratie, d'autant plus qu'il appartient de surcroît à une famille juive qui cherche à s'assimiler¹, et surtout, en tant qu'individu il est enclin à se détacher de ces mécanismes.
- 3 Les parents de Zweig, et tout particulièrement sa mère, donnent une inflexion significative à la manière dont l'écrivain envisagera la vie et se vêtira plus tard. L'appartement situé au 14 du Schottenring étant trop exigu après la naissance des deux enfants, les Zweig déménagent dans la Rathausstraße où ils occupent un appartement cossu sur le Ring, l'adresse du domicile étant le reflet de la situation sociale. Dominique Bona, l'une des biographes de Zweig, indique que « Les parents de Stefan Zweig

habitent un de ces immeubles néogothiques construit par un architecte allemand, avec un lourd portail, des frontons à la grecque et des cariatides, qui chantent la gloire de la nouvelle élite industrielle. »²

- 4 Les photographies montrent quant à elles qu'ils respectent les codes de leur milieu, la grande bourgeoisie libérale, prospère et influente. La mère de Zweig, Ida Brettauer, qui partage son temps entre dîners, thés mondains et rendez-vous avec la couturière³, accorde beaucoup d'importance à son apparence⁴. Dominique Bona commente ainsi la photographie qui la représente : « la toilette, très raffinée, respecte les règles de la bonne bourgeoisie de l'époque – pudeur du décolleté et de la parure »⁵. L'allure et la distinction de la mère de Zweig marqueront durablement son fils, comme le fait remarquer aussi Bona : « (...) Stefan se souviendra toute sa vie du bruit du taffetas de la robe glissant sur les parquets, lui annonçant l'entrée soudaine de sa mère dans sa chambre, et le nuage de son parfum »⁶. Angst, *Brennendes Geheimnis* gardent les traces de cette mère élégante et odorante. Si Moritz Zweig a fait fortune, sur le tard comme le précise Alfred Zweig, frère de Stefan⁷, Ida Zweig appartient, elle, à une lignée de banquiers depuis plusieurs générations et a une forte conscience de classe. Elle inculque cette fierté à ses enfants⁸. Même lorsque Zweig sera bien installé dans la vie, la branche maternelle n'aura de cesse de lui répéter qu'il est de « bonne famille »⁹, qualité qui conférait à l'ensemble de la parenté une espèce de noblesse. L'écrivain y fait allusion dans *Le Monde d'Hier* :

Ma mère, Brettauer de son nom de jeune fille, était d'une origine différente, plus internationale. [...] les Brettauer, qui possédaient à l'origine une banque à Hohenems, petite ville à la frontière suisse, avaient d'assez bonne heure essaimé par le monde, à l'instar des grandes familles de banquiers juifs, bien que naturellement à un niveau beaucoup plus réduit. Les uns se fixèrent à Saint-Gall, d'autres à Vienne et à Paris, mon grand-père en Italie, un oncle à New York, et ces contacts internationaux leur avaient conféré une politesse plus raffinée, des vues plus larges, et aussi un certain orgueil familial. [...] C'était une famille où l'on avait soin de « tenir son rang », et quand une jeune parente pauvre arrivait à l'âge de se marier, toute la famille se cotisait pour fournir une dot imposante, à seule fin d'éviter une mésalliance. [...] Chez tous les Brettauer, cette fierté d'être issus d'une « bonne » famille était indéradicable, et quand, dans les années ultérieures, un d'entre eux voulait me témoigner une particulière bienveillance, il déclarait d'un ton condescendant : « Après tout, tu es un vrai Brettauer », comme s'il avait l'intention de reconnaître : « Après tout, tu es tombé du bon côté. »

Cette espèce de noblesse que bien des familles juives s'octroyaient comme découlant de la puissance qu'elles s'étaient acquise tantôt nous amusait, tantôt nous exaspérait, mon frère et moi, et cela dès notre jeunesse¹⁰.

- 5 D'un côté Stefan Zweig était flatté de l'appartenance à une famille remarquable, d'un autre côté le caractère hautain de sa mère et de toute la branche maternelle lui pesait. Il dit dans son autobiographie avoir été « agacé par ce snobisme lorsqu'il était enfant ».
- 6 Les enfants des Zweig n'échappent pas aux codes et aux règles qui régissent le monde de leurs parents. Il était notamment de bon ton de faire photographier les enfants pour la postérité, ce milieu pouvant se permettre de suivre les innovations technologiques. Oliver Matuschek, autre biographe de Zweig, souligne l'abondance de photographies des jeunes Stefan et Alfred Zweig dans *Stefan Zweig. Drei Leben. Eine Biographie*¹¹. Conformément à la mode de l'époque, le jeune Stefan Zweig était vêtu d'un costume marin, exactement comme sur le portrait commandé par ses parents au peintre viennois Eduard Krätner, portrait qui ressemble d'ailleurs à s'y méprendre à une photographie¹².

- 7 Une autre des photographies montre Stefan Zweig bébé dans les bras de sa nourrice slovaque¹³. Nourrices et répétiteurs, en charge de l'éducation, avaient pour tâche de développer le sens de la culture que les parents mettaient en œuvre. Quand on appartenait à ce monde élitiste, on devait parler plusieurs langues. La mère de Zweig parle français, italien et allemand avec une pointe d'accent italien¹⁴, un souvenir d'Ancône où elle a grandi et où son père a fait ses débuts avant de s'établir à Vienne, le père de Zweig parlait anglais et français. Les deux frères ont donc suivi des cours de français et c'est le français qu'on parlait quotidiennement en famille¹⁵. Alfred Zweig témoigne des années plus tard de cet apprentissage des langues étrangères avec les gouvernantes, les répétiteurs et à l'école :

Alors que mon frère s'intéressait peu aux langues étrangères pendant sa scolarité, il s'est rattrapé avec grande motivation et réussite durant ses années d'études ; il maîtrisait parfaitement le français, l'anglais et l'italien, à l'écrit et à l'oral. À soixante ans, il dut ensuite se familiariser avec le portugais au Brésil¹⁶.

- 8 Les années de lycée au Maximilian Gymnasium de Vienne donnent l'occasion à Zweig de se familiariser avec la culture classique. Il développe déjà des talents d'écrivain et de poète alors que le sport ne l'intéresse guère : « Il était peu doué pour le patin à glace, la natation, le vélo, et montrait de ce fait peu d'intérêt pour ces activités »¹⁷. Par contre, très vite durant ses années de lycée il fait montre d'intérêt pour la musique, le théâtre et la littérature, des qualités allant dans le sens des parents de Zweig qui tiennent à développer les talents artistiques de leurs enfants. Le père de Zweig est musicien à ses heures, joue parfaitement du piano, aime la musique et l'opéra. Stefan Zweig prendra en conséquence des cours de piano jusqu'à l'âge de 13 ans, et son frère Alfred témoigne de son goût pour la musique :

Stefan bénéficia aussi jusqu'à sa treizième année de cours de piano, mais n'eut aucune envie de les voir perdurer. Le sentiment de ne jamais pouvoir atteindre la haute perfection de notre père, qui était capable de tout reproduire à l'oreille, l'a sans doute influencé. Ce n'est que des années plus tard qu'il montra un grand intérêt pour la musique, il assistait volontiers à des concerts et aimait le contact avec des chefs d'orchestre célèbres¹⁸.

- 9 Les vacances d'été de la famille Zweig allient occupations mondaines et culturelles. Elles s'articulent autour de la cure de la mère à Marienbad¹⁹, de concerts traditionnels et de voyages²⁰.

Nous passions toujours la première moitié de l'été à Marienbad, où ma mère faisait une cure et ensuite on nous emmenait en voyage – ceci était peu courant à la fin des années 80 et au début des années 90 et certainement pénible pour nos parents.

Ainsi dès 4 ans, Stefan est allé à Selisberg, à 6 ans à Blankenberghe, à 7 ans à Niederdorf – près d'Innichen – où il tomba malade, etc. –²¹.

- 10 Les enfants Zweig ont eu une enfance protégée à l'abri de tout besoin, dans une atmosphère familiale cossue et sereine, conformément à leur milieu familial d'après les dires d'Alfred Zweig : « L'atmosphère amicale de notre maison familiale reste gravée dans ma mémoire – nous n'étions pas traités différemment des enfants de notre famille ou des amis de mes parents, qui vivaient quasiment dans les mêmes conditions matérielles que nous »²². Dominique Bona voit dans l'éducation donnée aux enfants Zweig une volonté d'assimilation. Les éléments biographiques cités la conduisent à conclure que Stefan Zweig bénéficiera de par son « allure élégante et compassée, aux raffinements d'esthète d'une image de grand bourgeois des années trente »²³, une description qui le présente indirectement comme un dandy. En effet, le jeune homme qualifié de timide et réservé par ses biographes profite de la vie, la reprise de

l'entreprise familiale revenant à son frère Alfred. Il entame des études à l'université de Vienne, mène une vie de bohème dorée entre promenades viennoises, après-midis au café, échecs ou billard dans une atmosphère insouciant propre au milieu protégé et riche qui est le sien. Zweig passe « les soirées au théâtre, à l'opéra et au concert, et puis à lire la nuit, en fumant dans son lit jusqu'à l'aube, en rêvant des romans qu'il va écrire »²⁴. Sa grande admiration pour certains écrivains et poètes de son temps (dont Hugo von Hofmannsthal, Rainer Maria Rilke et Émile Verhaeren), son besoin de se rapprocher du milieu artistique de la Vienne du tournant du siècle l'amènent tôt à écrire des poèmes et à correspondre avec des écrivains au nombre desquels figurent Hugo von Hofmannsthal et Hermann Hesse²⁵.

- 11 Au début de sa vie estudiantine, le « jeune homme svelte, aux yeux de velours noir, aux manières feutrées, au sourire d'exquise courtoisie »²⁶ habite une chambre dans le quartier de Josephstadt, puis dans la Buchfeldgasse. Pendant son court séjour à Berlin, il mène aussi une vie de bohème, sur les photographies d'alors son élégance vestimentaire détonne au milieu de la faune excentrique et bigarrée qu'il fréquente autour de la Nollendorfplatz. De retour à Vienne, il emménage dans la Tulpenstrasse et les photographies de cette époque montrent tantôt un jeune homme rangé, soigné²⁷ et cravaté²⁸, tantôt un personnage profitant de sa vie de bohème dorée²⁹. Il développe un côté anti-conventionnel et anti-rigide³⁰ qui le pousse à refuser de formaliser les réunions de son cercle d'amis parce que leurs rencontres doivent être spontanées. À ce moment-là, il aime le théâtre et l'opéra, Arnold Schönberg et Rainer Maria Rilke, et il rencontre les poètes du Jungwien au café Central. Son esprit curieux se passionne pour l'avant-garde, pour ce qui est nouveau et différent dans l'écriture, la musique et les arts.
- 12 Après avoir soutenu sa thèse sur Hippolyte Taine au printemps 1904 et obtenu le titre de docteur tant attendu par sa famille, il déménage une fois de plus et se fixe dans la Kochgasse où il collectionne déjà tableaux et manuscrits³¹. Zweig habite toujours dans des lieux qui lui parlent et qui s'accordent avec ses goûts recherchés. À Paris, il loge près des jardins du Palais-Royal ou tout près du Luxembourg, rive droite ou encore rue Victor Massé³². L'écrivain voyage souvent pour fuir son milieu, la société et sa maison qui lui pèsent et qu'il prétend mépriser³³. Il préfère généralement tout ce qui est de circonstance et qui va dans le sens de l'air du temps.
- 13 Zweig ne se départira jamais de son dédain envers ce qui est commun et conservera toujours son chic discret et son allure mondaine, ce qui incite à le considérer comme un snob ou un dandy. Une remarque de sa première épouse Friderike pointe d'ailleurs l'ambiguïté. Elle lui écrit en 1924 à propos d'un portrait réalisé par Franz Masereel, peintre et ami de Zweig :
- Malheureusement, il [i.e. le portrait] ne me plaît pas du tout. [...] Tu ressembles à un Américain dont la mère a fauté dans le quartier chinois. Tes chères mains fines sont brutales et osseuses comme celles d'un boucher. [...] Ce n'était pas la peine d'être ton ami pour faire de toi un élégant anémique au regard perdu dans le vide³⁴.
- 14 La perception que Friderike a de son mari diffère de celle du peintre qui a accentué le dandysme et le snobisme sur le portrait, ce qu'elle réproouve. Les comptes rendus de presse de l'époque où il se déplaçait souvent pour tenir des conférences disent peu de choses sur son apparence, un peu plus sur son allure et son comportement. Oliver Matuschek rapporte un exemple parmi d'autres. Il s'agit d'une conférence à Wiesbaden en novembre 1926 :

Hier soir Stefan Zweig a donné une lecture de ses œuvres au casino. [...] La majeure partie de l'auditoire était composée de dames, ce qui se remarqua certes, mais ne change rien à l'affaire. Stefan Zweig lui-même, un homme « dans la force de l'âge », fait beaucoup penser de par son apparence (en tout état de cause, vu du dixième rang en commençant par la fin) à Hermann Löns. Ceci juste pour donner une idée de son apparence³⁵.

- 15 Si l'apparence très soignée de Zweig et sa discrétion correspondent à un certain chic de la classe aisée, le maniérisme de ses premiers écrits souligne aussi ce besoin. Notamment la nouvelle *Phantastische Nacht* (1922) traite d'un dandy viennois gâté par la vie, qui ne travaille pas, possède tout, même le superflu. Il ne s'intéresse à rien, même pas à lui-même, se laisse porter par la vie creuse de son milieu, s'ennuie dans cette existence vide de sens sans véritable contact humain. Ce dandy vit et agit avec la liberté d'un parasite mondain. Le texte décrit une observation de soi, une prise de conscience tardive du mal-être et de la vie perdue et à la dérive du personnage ; pourtant sa vie change brusquement lors d'une rencontre avec une femme sur un champ de courses à Vienne. Il se peut que Zweig se soit inspiré de sa propre vie pour broser ce portrait. Mais, par ailleurs, les exemples de dandys ne manquaient pas autour de lui.
- 16 Plus tard, à partir de son installation dans la maison du Kapuzinerberg à Salzbourg avec Friderike, les photographies montrent un homme toujours chic à l'élégance décontractée, en culottes de cuir courtes, comme le veut la tradition campagnarde en Autriche³⁶.
- 17 Un autre témoignage est également intéressant, celui du journaliste Egon Salzer qui a rencontré l'écrivain lors d'une interview à Londres en août 1934. Il note à propos de son apparence :
- L'impression extérieure qu'on a de cet homme particulier efface de nombreuses représentations qu'on a pu se faire de Zweig. Une rencontre avec lui n'est pas du tout décevante, simplement très différente de ce qu'on attendait. Son être est si précautionneusement réservé et modeste que dans une conversation sur le quotidien, on oublie la langue puissante de ses nouvelles et romans, de ses poèmes et de ses drames. La simplicité envoûtante de sa personne et de son comportement est bouleversante. On ne reconnaît que plus tard en se remémorant cette rencontre, que l'on s'est laissé aller à un jugement fallacieux, lorsqu'on a voulu juger Zweig selon son apparence. Son calme et son flegme, sa hantise de la publicité, ne sont que les produits de sa volonté contenue, d'une formidable maîtrise de soi, qu'il sait distiller à petites doses, quand il veut se confier entièrement à quelqu'un – ou lorsqu'il veut travailler. / Le flegme de son apparence n'est pas un aspect de sa vraie nature, Stephan Zweig est autrichien. Ses yeux sombres et rêveurs rappellent l'ascendance slave. Ses mains fines et sensibles sont parlantes, sa démarche volontaire trahit son besoin impérieux de s'échapper par la pensée de l'endroit où il se trouve pour accéder aux limites de l'âme humaine, qu'il savait mieux disséquer que tout autre écrivain. D'où aussi son internationalité³⁷.
- 18 Le comportement réservé et la modestie cultivée frappent les contemporains de Zweig, particulièrement lors d'apparitions publiques, au point d'être mentionnés et commentés par les journalistes. L'écrivain est ressenti comme un être à part, détaché des considérations communes de son temps. Catherine Sauvat, dans une intéressante biographie française très récente, décrit ainsi l'écrivain réfugié en Grande-Bretagne :
- C'est encore dans la série de photos d'identité prises à Londres en 1940 qu'il serait au plus près de lui-même. Plutôt amène et distingué dans son maintien, le visage est souvent tourné vers le haut comme pour happer un peu d'air, presque surpris et légèrement décontenancé. Le regard pénétré et charmant, comme à l'accoutumée,

fore l'objectif, puis se dérobe, tout en laissant apparaître de la détresse. Les témoignages sur lui ont été unanimes, tous évoquent un gentleman distingué, des manières parfaites, une présence forte pour « cet homme de lettres », comme il se définit lui-même sur sa carte d'entrée de la Bibliothèque Nationale de Paris. Georges Duhamel le décrit comme « terriblement intelligent », Pierre Jean Jouve comme « une personne activement intellectuelle, vivante, pleine de courtoisie », Hermann Kesten souligne qu'il était « un homme aimable sans méchanceté, plein d'enthousiasme pour les grands esprits et un être prêt à aider les autres ». Cet homme qui cultive une certaine élégance a en effet le sens de l'amitié et de l'entraide. Il s'active, intervient, pousse, conseille, voire soutient financièrement³⁸.

- 19 Dans la correspondance de Zweig publiée par Knut Beck et Jeffrey B. Berlin, figure une lettre écrite de Bath à Victor Fleischer dans laquelle Zweig dit : « Ta petite lettre a déclenché ici une hilarité irrésistible – on n'a jamais vu ici de veston de smoking depuis que cette maison existe : tu sembles croire que chez nous on fait du foin »³⁹. Zweig ne paraît pas accorder la même importance aux codes vestimentaires à Bath qu'en d'autres lieux, certainement en raison du contexte de guerre et de son isolement géographique alors que des photographies de Zweig prises au Brésil dans les mois précédant sa mort le montrent en costume clair avec cravate ou nœud papillon. Il n'a rien perdu de cette élégance constante⁴⁰.
- 20 Fidèle à son éducation bourgeoise et à un art de vivre de la classe aisée à laquelle il a appartenu jusqu'à son départ d'Autriche en 1934, Zweig a toujours soigné son apparence, ses vêtements et sa personne (le soin des ongles notamment était frappant et peu courant à l'époque), jusqu'à en faire une marque distinctive. Ses contemporains ont rapporté cette particularité révélatrice qu'il a cultivée notamment lors de ses apparitions publiques, des conférences ou des premières de ses pièces. Zweig a profité du confort quotidien qu'apporte une fortune familiale du type de la sienne et de l'argent gagné en vendant très bien ses livres dans le monde entier. Il s'est pourtant démarqué des siens en n'embrassant pas le milieu des affaires, en se vouant à un élitisme intellectuel, en se détachant des vicissitudes de la vie quotidienne et en acquérant une position privilégiée dans le domaine littéraire, voire en se distançant des écrivains de son temps. Faute de devenir un baron d'industrie, Zweig s'est tourné vers l'aristocratie de l'esprit.

NOTES

1. Joseph Strelka, *Stefan Zweig. Freier Geist der Menschlichkeit*, Wien: Österreichischer Bundesverlag, 1981, p. 7.

2. Dominique Bona, *Stefan Zweig. L'ami blessé*, Paris, Perrin, 2010, p. 30.

3. « Im Alltag kleidete sie sich vergleichsweise einfach, aber selbstverständlich immer standesgemäß. Ida Zweig war keine außergewöhnliche elegante Dame, aber bis 1914 Kundin bei den ersten Schneidern der Stadt und gewiss auch in jenem Ladengeschäft bekannt, das im Erdgeschoß ihres späteren Wohnhauses in der Rathausstraße mit Pelzwaren, ‚en gros et en détail‘ handelte, wie auf dem Firmenschild über der Eingangstür zu lesen war. » In Oliver

Matuschek, *Stefan Zweig. Drei Leben. Eine Biographie*, chapitre : « Ein echter Brettauer », Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 2006, p. 25.

4. L'appartenance à sa classe sociale se lit aussi dans les accessoires féminins, un éventail par exemple. Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *Stefan Zweig. Bilder. Texte. Dokumente*, Residenz Verlag, Salzburg und Wien, 1993, p. 15.

5. Dominique Bona, *Stefan Zweig. L'ami blessé*, *op. cit.*, p. 27-28.

6. *Ibid.*, p. 28.

7. « Sowohl Vater, als auch Mutter entstammen wohlhabenden Familien, trotzdem – als mein Bruder 1881 geboren wurde – war mein Vater kein Millionär, als Industrieller ein Anfänger. Erst um die Jahrhundertwende konnte er als reich gelten. Die Inflation nach dem Weltkrieg beraubte ihn des größten Teiles seines Vermögens, das in Kriegsanleihe und andern österreichischen Werten angelegt war. Er starb 1926, da er während des Krieges auch die damals stillstehende Fabrik an seine beiden Söhne übertragen hatte, in Verhältnissen, die es gerade noch gestatteten, den gut bürgerlichen Standard seines Haushaltes aufrecht zu erhalten. » Zweig, Estate, London. Korrespondenz Alfred Zweigs mit Richard Friedenthal. Darin enthalten als Beilage zu einem undatierten Brief : Alfred Zweig : *Aufzeichnungen zur Familiengeschichte und zu seinem Bruder Stefan* (document inédit). Nous tenons ici à remercier particulièrement Oliver Matuschek, biographe de Zweig, d'avoir mis à notre disposition pour cette étude des documents non publiés et récemment découverts dans le legs du frère Alfred Zweig. Nous le remercions aussi pour les intéressants échanges en vue de cette étude et ses conseils avisés.

8. Cf. Dominique Bona, *op. cit.*, p. 31.

9. Oliver Matuschek, *Drei Leben. Eine Biographie*, chapitre : « Ein echter Brettauer », *op. cit.*, p. 27, citant ici *Le Monde d'Hier* (voir note suivante).

10. Stefan Zweig, *Le Monde d'Hier. Souvenirs d'un Européen*, traduction de Serge Niémetz, Paris, Belfond, 1982, p. 24-25. « Aber die Familie meiner Mutter war keineswegs italienisch, sondern bewußt international ; Die Brettauers, die ursprünglich ein Bankgeschäft besaßen, hatten sich – nach dem Vorbild der großen jüdischen Bankiersfamilien, aber natürlich in viel winzigeren Dimensionen – von Hohenems, einem kleinen Ort an der Schweizer Grenze, frühzeitig über die Welt verteilt. Die einen gingen nach Sankt Gallen, die andern nach Wien und Paris, mein Großvater nach Italien, ein Onkel nach New York, und dieser internationale Kontakt verlieh ihnen besseren Schliff, größeren Ausblick und dazu einen gewissen Familienhochmut. [...] Es war eine Familie, die sorgsam ‚auf sich hielt‘ und wenn ein junges Mädchen aus der ärmeren Verwandtschaft heiratsreif wurde, steuerte die ganze Familie eine stattliche Mitgift zusammen, nur um zu verhindern, daß sie ‚nach unten‘ heirate. [...] Dieser Stolz, aus einer ‚guten‘ Familie zu stammen, war bei allen Brettauers unausrottbar, und wenn in späteren Jahren einer von ihnen mir sein besonderes Wohlwollen bezeigen wollte, äußerte er herablassend : „Du bist doch eigentlich ein rechter Brettauer“, als ob er damit anerkennend sagen wollte : „Du bist doch auf die rechte Seite gefallen.“ / Diese Art Adel, den sich manche jüdische Familie aus eigener Machtvollkommenheit zulegte, hatte mich und meinen Bruder schon als Kind bald amüsiert und bald verärgert. » Stefan Zweig, *Die Welt von gestern. Erinnerungen eines Europäers*, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 1981, p. 23-24.

11. « Auch in den folgenden Jahren wurden die Brüder immer wieder photographiert ; die Samtanzüge mit den riesig erscheinenden Halsschleifen, die sie auf einer der Aufnahmen tragen, dürfen ihre wenig bequeme Alltagskleidung gewesen sein. Insbesondere Stefan mit seinem runden Gesicht, seinen kastanienbraunen Haaren und den dunklen Augen galt bei all jenen, die nie bei einem seiner gefürchteten Jähzornsanfälle zugegen waren, als ein goldiges Kind. », in Oliver Matuschek, *Stefan Zweig. Drei Leben. Eine Biographie*, chapitre : « Ein echter Brettauer », *op. cit.*, p. 26. La photographie se trouve p. 29. Voir également pour la photographie dans Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *Stefan Zweig. Bilder. Texte. Dokumente*, *op. cit.*, p. 22.

12. Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 26 et pour la photographie dans Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *op. cit.*, p. 23.
13. Voir les explications d'Oliver Matuschek sur l'éducation des jeunes enfants et le rôle de la nourrice dans le chapitre : « Ein echter Brettauer », *op. cit.*, p. 25 où est reproduite la photographie, et aussi dans l'album de Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *op. cit.* Le joli médaillon montre Stefan sur les genoux de sa nourrice.
14. Cf. Dominique Bona, *op. cit.*, p. 31.
15. Cf. Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 28.
16. « Während mein Bruder in seiner Schulzeit auch dem Lernen fremder Sprachen gegenüber sich ablehnend verhielt, hat er dies während seiner Studentenjahre mit größtem Eifer und Erfolg nachgeholt ; er war der französischen, englischen und italienischen Sprache in Wort und Schrift vollkommen mächtig. Als angehender 60er mußte er sich dann in Brasilien auch mit der Portugiesischen Sprache vertraut machen. » Zweig, Estate, London. Korrespondenz Alfred Zweigs mit Richard Friedenthal. Darin enthalten als Beilage zu einem undatierten Brief : Alfred Zweig : *Aufzeichnungen zur Familiengeschichte und zu seinem Bruder Stefan*, document inédit.
17. Cf. Oliver Matuschek, « Im Eislaufen, Radfahren, zeigte er wenig Geschick und dafür wenig Interesse. », *op. cit.*, p. 33.
18. « Stefan genoß bis etwa zu seinem 13[.] Lebensjahr auch Klavierunterricht, hatte aber absolut keine Lust diesen fortgesetzt zu sehen. Das Gefühl, die hohe Perfektion unseres Vaters, der alles nach dem Gehör nachspielen konnte, nie erreichen zu können, hat ihn bestimmt beeinflusst. Erst in späteren Jahren zeigte er dann für Musik großes Interesse, besuchte gerne Konzerte und liebte den Kontakt mit berühmten Dirigenten. » *Ibidem*.
19. Cf. Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 28.
20. *Ibid.*, p. 29.
21. « Die erste Hälfte des Sommers verbrachten wir stets in Marienbad, wo meine Mutter die Kur gebrauchte und wurden dann – es war dies Ende der 80er und Anfang der 90er Jahre ungewöhnlich und für unsere Eltern sicherlich beschwerlich – auf Reisen mitgenommen. / So war Stefan schon als 4jähriger Knabe in Selisberg, als 6jähriger in Blankenberghe, als 7jähriger in Niederdorf – Nähe Innichen – wo er erkrankte, u.s.w. » Alfred Zweig : *Aufzeichnungen zur Familiengeschichte und zu seinem Bruder Stefan*, document inédit.
22. « Die freundliche Atmosphäre unseres Elternhauses bleibt mir unvergeßlich – wir wurden kaum anders gehalten, als die Kinder jener Verwandten und Freunde meiner Eltern, welche ungefähr in denselben materiellen Verhältnissen lebten. » Alfred Zweig : *Aufzeichnungen zur Familiengeschichte und zu seinem Bruder Stefan*, document inédit.
23. Dominique Bona, *Stefan Zweig. L'ami blessé*, *op. cit.*, p. 9.
24. *Ibid.*, p. 22
25. Voir Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 51 et aussi l'article de Knut Beck au sujet de la correspondance abondante de Zweig : „Einem verehrten Freunde sagen zu dürfen...“ Bemerkungen zu Briefen Stefan Zweigs, in Régine Battiston et Klemens Renoldner (éd.), „*Ich liebte Frankreich wie eine zweite Heimat.*“/Neue Studien zu Stefan Zweig – « *J'aimais la France comme ma seconde patrie.* » *Actualité(s) de Stefan Zweig*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 2011, p. 213-225.
26. Cf. Dominique Bona, *op. cit.*, p. 17.
27. Cf. Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 61, photographie de 1904.
28. Cf. par exemple la biographie d'Oliver Matuschek, *Stefan Zweig. Drei Leben. Eine Biographie*, *op. cit.*, p. 101 ou encore 193 : les deux photographies ont été prises en 1912 et en 1920, on y retrouve la même élégance, le même raffinement dans le tissu et la recherche des cravates, le même style mondain et chic.
29. *Ibid.*, p. 73.
30. *Ibid.*, p. 79-80.

31. Cf. Dominique Bona, *op. cit.*, p. 87.

32. *Ibid.*, p. 89.

33. Dans une lettre à Victor Fleischer écrite à Salzbourg depuis sa maison du Kapuzinerberg, datée probablement du 22 août 1927, il écrit : « Vielleicht ist es mir angeboren, das Bürgerliche, Gesellschaftliche zu verachten : jedenfalls selbst ich spüre das Haus als einen Druck auf meinem Leben und wünsche mir manchmal einen Koffer als einzigen Besitz. », in *Stefan Zweig. Briefe 1920-1931*, Hg. von Knut Beck und Jeffrey B. Berlin, Frankfurt am Main, Fischer Verlag, 2000, p. 193 ; cette lettre est aussi évoquée par Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 205.

34. « Leider gefällt es mir gar nicht. [...] Du siehst aus wie ein Amerikaner, dessen Mutter sich im Chinesenviertel vergangen hat. Deine lieben schmalen Hände sind brutal und knochig wie die eines Fleischhauers. [...] Einen anämischen, ins Leere starrenden Elegant aus dir zu machen, dazu bedurfte es nicht der Freundschaft. » Lettre de Friderike à Stefan Zweig, 1^{er} mars 1924, SUNY, Fredonia/NY, citée par Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 205. Le portrait en question a été perdu.

35. « Gestern abend las Stefan Zweig im Kasino aus eigenen Werken vor. [...] Der weitaus größte Teil der Zuhörerschaft bestand aus Damen, was wohl auffiel, aber schließlich nichts zur Sache tut. Stefan Zweig selbst, ein Mann ‚in den besten Jahren‘, erinnert in seinem Äußeren (allerdings gesehen von der 10. Stuhlreihe ab rückwärts) sehr an Hermann Löns. Aber dies nur zur äußeren Orientierung. », in Oliver Matuschek, *Drei Leben. Eine Biographie*, *op. cit.*, p. 230, cité d'après le journal *Wiesbadener Fremdenblatt* du 26 novembre 1926. Hermann Löns (1866-1914), journaliste et écrivain allemand, doit sa reconnaissance littéraire aux descriptions qu'il fit de sa région natale, la lande de Lunebourg, aux histoires d'animaux et à ses ballades, dont certaines étaient des chants populaires très connus ; ses romans exaltent la terre natale, les vertus du terroir, on peut classer son œuvre dans la littérature régionaliste. Ce chasseur était aussi un ardent défenseur de la nature et un chercheur chevronné, il fut un mythe de son vivant. Les photographies qui le montrent jeune homme distingué en habit de ville avec cravate permettent un lointain parallèle avec l'apparence de Stefan Zweig, même si la mode en matière de port de cravate avait changé au moment où ce texte journalistique sur l'apparition publique de Zweig a été rédigé ; on notera surtout que ni le style, ni les thématiques de Zweig, ni ses intentions littéraires et encore moins son talent d'écrivain ne concordent avec l'œuvre de Löns. Avec le recul d'une centaine d'années, on remarque facilement lequel des deux écrivains est passé à la postérité, alors que Löns était très prisé par le grand public et la presse à son époque.

36. Voir notamment une photographie en compagnie de son épouse Friderike et leur chien Rolfi dans le jardin de leur maison, ou encore seul en tenue décontractée de marcheur, dans Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *Stefan Zweig. Bilder. Texte. Dokumente*, *op. cit.*, respectivement p. 85 et 95, ou encore en tenue décontractée, chemise blanche ouverte sous le parasol dans le jardin en compagnie de Friderike et de ses deux filles, *ibid.*, p. 94. Page 98 du même ouvrage, on le voit en compagnie de son chien Kaspar en costume de golf, qui suit aussi la mode de l'époque. On voit aussi son éditeur Anton Kippenberg dans la même tenue, p. 113.

37. « Der äußere Eindruck, den man von diesem eigenartigen Menschen gewinnt, verwischt manche Vorstellungen, die man sich von dem Dichter Zweig gemacht hat. Eine Begegnung mit ihm ist beileibe nicht enttäuschend, nur so ganz anders, als erwartet. Sein Wesen ist so behutsam reserviert und bescheiden, daß man im Gespräch über Alltägliches die Erinnerung an die kraftvoll mächtige Sprache seiner Novellen und Romane, seiner Gedichte und Dramen verliert. Die bezaubernde Einfachheit seiner Erscheinung und seines Auftretens überwältigt. Man erkennt erst später, in der retrospektiven Betrachtung dieser Begegnung, den Trugschluß, dem man sich ahnungslos hingeegeben hat, als man Zweig nach seinem Auftreten beurteilen wollte. Seine Ruhe und Gelassenheit, seine Scheu vor Publizität sind nichts als Produkte seines meisterhaft gezügelten Willens, einer ungeheuren Selbstbeherrschung, die er in bestimmten Dosen loszueisen weiß, wenn er sich einem ganz anvertrauen will oder – wenn er arbeiten will. / Die träge Gelassenheit seines äußeren Charakters ist mitnichten ein Zeichen seines wahren Wesens,

Stephan Zweig ist Oesterreicher. Seine dunklen, verträumten Augen gemahnen an slawischen Einschlag. Seine feinen, sensitiven Hände sind sprechend, sein vorwärtsstrebender Gang verrät diesen die jeweilige Umgebung überstrebenden Drang nach außen, nach den Grenzgebieten der menschlichen Seele, die er besser zu sezieren wußte als irgendein anderer Dichter. Darum auch seine Internationalität. », in „Plauderei mit Stefan Zweig. Der meistübersetzte deutschsprachige Dichter über seine englischen Eindrücke. „Maria Stuart“, der nächste Roman. – Vortragsreise durch Amerika im Herbst.“ Von Egon Michael Salzer. London, im August. In : *Neues Wiener Journal*, Wien. Nr. 14.635 vom 19.8.1934, p. 9-10.

38. Catherine Sauvat, *Stefan Zweig*, Paris, Folio Gallimard, 2006, p. 20.

39. « Dein Brieflein hat hier stürmische Heiterkeit erregt – ein Dinnerjacket ist seit Hausbestand hier noch nicht erblickt worden : Du glaubst wohl, dass es „foin“ bei uns zugeht. » Brief an Victor Fleischer aus Bath (Undatiert ; Poststempel 31.1.1940), in *Stefan Zweig, Briefe 1932-1942*, Hg. von Knut Beck und Jeffrey B. Berlin, Frankfurt am Main, Fischer, 2005, p. 269. Nous remercions Knut Beck pour ses conseils en matière de correspondance, un sujet zweigien dont il est un éminent spécialiste.

40. On se reportera à la photographie prise avec sa seconde épouse Lotte Altmann à Pétopolis en 1940, in Oliver Matuschek, *op. cit.*, p. 350, ou encore Zweig en costume clair de lin, dans Klemens Renoldner, Hildemar Holl, Peter Karlhuber (Hg.), *ibid.*, p. 210.

RÉSUMÉS

L'écrivain Stefan Zweig (1881-1942) a eu une jeunesse dorée dans la Vienne Fin de Siècle. Les penchants et les goûts de Zweig font de lui un homme distingué conscient de sa valeur et des possibilités que lui offre la vie mondaine. Il aspire pourtant à appartenir à une autre élite, celle de l'esprit et de la culture, comme en attestent sa sensibilité artistique et ses ambitions littéraires. Cet article analyse les tenues vestimentaires, le mode de vie et les fréquentations de Zweig. Il étudie aussi de nombreuses photographies d'époque, les apports les plus récents de ses biographes et sa correspondance dans le but de faire la distinction entre le dandysme, le snobisme et les goûts viennois de l'époque qui habitaient l'écrivain.

Der Schriftsteller Stefan Zweig (1881-1942) genoss im Wien der Jahrhundertwende eine von Wohlstand geprägte Jugend. Als Sohn einer reichen Familie verkehrte er in der guten Gesellschaft; sein Leben, seine Neigungen, sein Geschmack zeigen einen vornehmen jungen Mann, der sich seines Standes und der Möglichkeiten, die das mondäne Leben ihm bot, bewusst war. Indes wollte er neue Wege einschlagen und ein besonderes Leben außerhalb des kulturellen Wiens führen. Sein literarischer Ehrgeiz und seine künstlerische Empfindsamkeit zeugen von diesem Wunsch. Anhand von Fotos und Briefen von Stefan Zweig untersucht dieser Beitrag dessen Haltung als eine Mischung von Eleganz, Dandyismus und Snobismus.

The youth of the writer Stefan Zweig (1881-1942) took place in fashionable and wealthy Fin-de-Siècle-Vienna. As the son of a very rich family, and frequenting people the of "high society", he lived the life of a distinguished young man who was conscious on his own value and the possibilities that the upper reaches of society offered to him. He aspired nevertheless to an outstanding position in Vienna's cultural life, as his literary ambitions and his artistic sensitivity

make clear. This contribution will try to show the part of elegance, dandyism and snobbery in his life.

INDEX

oeuvre Die Welt von gestern, Le Monde d'Hier. Souvenirs d'un Européen

AUTEURS

RÉGINE BATTISTON

Université de Haute-Alsace, Mulhouse